**Augustin** Qu’est-ce que le temps ? Qui saurait en donner avec aisance et brièveté une explication ? Qui pourrait pour le formuler en mots, le saisir même par la pensée ? Et pourtant qu’y a-t-il que nous évoquions en parlant et qui soit plus familier et plus connu que le temps ? Et nous comprenons certes, quand nous en parlons ; nous comprenons aussi, quand nous entendons un autre en parler.

Qu’est-ce donc que le temps ? Si personne ne me pose la question, je sais ; si quelqu’un pose la question et que je veuille l’expliquer, je ne sais plus. C’est avec assurance pourtant que je déclare savoir que, si rien ne passait, il n’y aurait pas de temps passé ; et si rien ne survenait, il n’y aurait pas de temps futur ; et si rien n’était, il n’y aurait pas de temps présent. Ces deux temps-là donc, le passé et le futur, comment ‘sont’-ils, puisque s’il s’agit du passé, il n’est plus, s’il s’agit du futur il n’est pas encore ? Quant au présent, s’il était toujours présent, et ne s’en allait pas dans le passé, il ne serait plus le temps mais l’éternité.

Si donc le présent, pour être un temps, ne le devient que parce qu’il s’en va dans le passé, comment disons-nous encore qu’il est, puisque la raison pour laquelle il est c’est qu’il ne sera plus, si bien que, de fait, nous ne pouvons dire en toute vérité que le temps est, sinon parce qu’il tend à ne pas être. (*Confessions* XI, xiv, 17)

**Aristote** Que donc [le temps] n’existe pas du tout ou à peine et obscurément, on peut le supposer à partir de ceci : une partie de lui est passée et n’est pas, l’autre est à venir et n’est pas encore. Et c’est de celles-ci qu’est composé le temps infini et le temps toujours recommencé. Or, ce qui est composé de non-étants, il semblerait impossible que cela participe à la réalité. En outre, de toute chose morcelable, s’il en est, nécessairement, quand elle est, ou bien toutes les parties sont, ou bien quelques-unes ; or, du temps, les unes sont passées, les autres sont à venir, mais aucune n’est, alors qu’il est morcelable. Quant à l’instant présent, il n’est pas partie, car la partie mesure et il faut que le tout soit composé des parties ; or, le temps ne semble pas composé des instants. *Physique*, IV, 10, 217b33-218a9

**Temps et mouvement**

**Aristote :** Ce qu’est le temps et quelle est sa nature, cela est obscur à partir des textes transmis […]. En effet, certains disent qu’il est le mouvement du tout [… Mais] le changement et le mouvement de chaque chose sont seulement dans la chose qui change, ou bien à l’endroit où se trouve la chose mue et changeante, tandis que le temps est pareil partout et en toutes choses. En outre tout changement est plus rapide et plus lent, mais pas le temps […] Que donc le temps n’est pas un mouvement, c’est manifeste.

11. Cependant, il n’existe pas non plus sans le changement ; en effet, quand nous ne changeons pas de pensée, ni par nous-mêmes ni à notre insu, il ne nous semble pas que du temps ait passé, pas davantage qu’à ceux qui, d’après la légende, ont dormi en Sardaigne à côté des héros, lorsqu’ils se sont réveillés ; car ils relient l’instant précédent à l’instant suivant et en font un seul, effaçant l’intermédiaire à cause de leur absence de sensation. […] **Il est donc manifeste que le temps n’est ni le mouvement, ni sans le mouvement**.

Mais il nous faut saisir, puisque nous cherchons ce qu’est le temps, en partant d’ici, **ce qu’il est du mouvement**. […]

Nous disons qu’il s’est passé du temps lorsque nous prenons sensation de l’antérieur et du postérieur dans le mouvement. […] Lorsque nous percevons l’antérieur et postérieur, alors nous disons qu’il y a du temps, car **voilà ce qu’est le temps : le nombre du mouvement selon l’antérieur et postérieur**. (*Physique*, IV, 10-11, 218a30-219b3)

**Augustin** J’ai entendu dire à un homme instruit, que les mouvements du soleil, de la lune et des astres, constituaient le temps lui-même ; et je ne l’ai pas admis. Pourquoi, en effet, ne serait-ce pas plutôt les mouvements de tous les corps qui sont le temps ? Eh quoi ! si les lumières du ciel s’arrêtaient et que la roue du potier continuât de tourner, il n’y aurait pas de temps pour en mesurer les tours et nous permettre de dire, ou bien qu’ils sont d’égale durée, ou bien, si à un moment la roue tourne plus lentement et à un autre plus vite, qu’ils sont les uns plus longs, les autres moins ? (xxiii, 29)

Qu’on ne me dise donc pas que c’est le mouvement des corps célestes qui constitue le temps ; car, même lorsque sur le souhait d’un homme le soleil s’était arrêté pour lui permettre d’achever un combat victorieux, le soleil était arrêté mais le temps marchait. De fait, c’est dans son propre espace de temps, celui qui lui suffisait, que cette bataille fut livrée et achevée (xxiii, 30)

Lorsqu’un corps se meut, c’est par le temps que je mesure combien dure son mouvement, depuis le moment où il commence à se mouvoir sans que je voie quand il finit, je ne puis le mesurer, sauf peut-être à partir du moment où je commence à le voir, jusqu’au moment où je cesse (xxiv, 31)

Je mesure le mouvement d’un corps par le temps ; le temps lui-même, est-ce que je ne le mesure pas également ? Mais pourrais-je mesurer le mouvement d’un corps, combien il dure, et combien il met d’ici pour arriver là, si je ne pouvais mesurer le temps où se fait ce mouvement ?

Donc je mesure le temps lui-même, mais avec quoi ? (xxvi, 33)

**Le passage du temps**

**Augustin** Dans quel espace (*spatium*) mesurons-nous le temps quand il passe ? Est-ce dans le futur dont il sort pour passer ? Mais ce qui n’est pas encore, nous ne le mesurons pas. Est-ce dans le présent par lequel il passe ? Mais ce qui n’a pas d’espace, nous ne le mesurons pas. Est-ce dans le passé dans lequel il passe ? Mais ce qui n’est plus, nous ne le mesurons pas (*Ibid*., xxi, 27)

C’est en toi, mon esprit, que je mesure les temps. (…) L’impression que les choses en passant font en toi, y demeure après leur passage, et c’est elle que je mesure quand elle est présente, non pas ces choses qui ont passé pour la produire. C’est elle que je mesure quand je mesure les temps. Donc, ou bien ce sont là les temps, ou bien je ne mesure pas les temps. (xxvii, 36)

Supposons que quelqu’un ait voulu émettre un son de voix assez long, et qu’il ait fixé d’avance en esprit quelle en sera la longueur, cet homme évidemment a composé l’espace de temps en silence, et puis, le confiant à la mémoire, il a commencé à émettre ce son qui résonne jusqu’à son arrivée au terme proposé ; ou plutôt, ce son a résonné et il résonnera, car ce qui de lui est déjà achevé, a évidemment résonné, mais ce qui reste résonnera ; et c’est ainsi qu’il s’achève, tandis que l’intention présente fait passer le futur dans le passé, en faisant croître le passé par diminution du futur, jusqu’à ce que par l’épuisement du futur tout soit devenu passé.

Mais comment diminue-t-il ou s’épuise-t-il, ce futur qui n’est pas encore ? Ou comment s’accroît-il ce passé qui n’est plus, sinon par le fait que, dans l’esprit qui fait cette action, il y a trois actes ? Car, et il attend et il est attentif et il se rappelle, de sorte que ce qu’il attend, traversant ce à quoi il est attentif, passe dans ce qu’il se rappelle.

Les choses futures ne sont pas encore, qui donc le nie ? Mais pourtant il y a déjà dans l’âme l’attente des choses futures. Les choses passées ne sont plus, qui le nie ? Mais pourtant il y a encore dans l’âme la mémoire des choses passées. Le temps présent manque d’étendue parce qu’il passe en un instant, qui le nie ? Mais pourtant l’attention a une durée continue, elle qui achemine vers l’absence ce qui sera présent.

Il n’est pas long, ce futur qui n’est pas ; mais un long futur, c’est une longue attente du futur. Il n’est donc pas long, non plus, ce passé qui n’est pas ; mais un long passé, c’est un long souvenir du passé. (xxvii, 36-xxviii, 37)